BnF Gallica

La Maison-Dieu

Source gallica.bnf.fr / Les éditions du Cerf

BnF Gallica

Centre national de pastorale liturgique (France). La Maison-Dieu. 1947.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

LA MAISON-DIEU

DIMANCHE et CÉLÉBRATION CHRÉTIENNE

CAHIERS DE PASTORALE LITURGIQUE
LES ÉDITIONS DU CERF

9

Source gallica.bnf.fr / Les éditions du Cerf

LA MAISON-DIEU

Cahiers du Centre de Pastorale Liturgique
paraissant quatre fois par an

Comité de direction

P. DUPLOYE, A.-M. ROGUET, A.-G. MARTIMORT

Directeur : JEAN TRAVERS

Principaux collaborateurs

L. BEAUDUIN, O.S.B., F. BOULARD, L. BOUYER, A. CRUIZIAT, Mgr CHEVROT, H.-C. CHERY, O. P., H. CHIRAT, P. DONCOEUR, S. J., H.-M. FERET, O. P., J. GELINEAU, S. J., P. HERBIN, J. HILD, O. S. B., J. LECLERCQ, O. S. B., H.-R. PHILIPPEAU, G. MORIN, O. ROUSSEAU, O. S. B., U. SERES, O. S. B., et un groupe de Curés.

On peut souscrire à quatre cahiers (les souscriptions partent du premier cahier de chaque année).

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION

Quatre cahiers. France : **300** francs
Etranger : **400** francs

Le fascicule : 100 francs; franco : **110** francs

LES EDITIONS DU CERF,
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
(C.C.P. Paris 1436.36)

CENTRE DE PASTORALE LITURGIQUE

LA MAISON-DIEU

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boul. Latour-Maubourg, Paris-7e

Cum permissu superiorum.

D. L., 1er trimestre 1947. — Imprimeur, n° 183.

LA MAISON-DIEU

Cahier n° 9

Le T. R. P. Dubarle, supérieur des Éditions du Cerf, s'étant rendu à Rome en fin décembre, a trouvé à son retour à Paris le télégramme suivant. Ce télégramme émanant du Saint-Père s'adresse, au-delà du cercle restreint des Pères des Éditions du Cerf et de leurs collaborateurs immédiats, à tous les lecteurs qui soutiennent activement leur effort : il touche donc tous les amis de La Maison-Dieu.

105 Cité du Vatican. 44.43. 3-1-1947.

Sa Sainteté paternellement touchée hommages filial dévouement me charge vous transmettre expression auguste bienveillance vous envoie pour vous même méritants collaborateurs immédiats et fidèles lecteurs gage abondantes faveurs divines bénédiction apostolique. Ajoute meilleurs souhaits personnels.

MONTINI, *substitut*.

SOMMAIRE

LE DIMANCHE

J. HILD. *La Mystique du dimanche* 7

Le dimanche : le mot ne dit plus grand'chose à la plupart d'entre nous. Usé par un usage séculaire, il a laissé échapper la réalité spirituelle qu'il évoquait à nos pères dans la foi.

L'étude que nous présentons retrace les vicissitudes du terme : jour du Seigneur ou jour seigneurial, jour du Soleil invincible ou Pâque hebdomadaire, la richesse de ces vocables s'est fondue, pour les Pères de l'Église, dans la mystique du huitième jour. En suivant à la trace l'évolution de ces vocables, on redécouvre la plénitude de notre dimanche chrétien.

Comme les suivants, cet article est une pièce à verser au dossier de la préparation du Congrès de Lyon sur « le Jour du Seigneur ».

L. Leloir. *Le Sabbat judaïque, préfiguration du dimanche* 38

Pour mieux saisir l'œuvre définitive, il n'est pas inutile de regarder l'esquisse : le sabbat judaïque a préfiguré providentiellement le dimanche chrétien. Il peut encore nous suggérer d'utiles réflexions.

A. Presse. *Le dimanche monastique* 52

Comment la tradition chrétienne a-t-elle conçu et organisé le dimanche ? Une tradition limitée, mais aussi pure que celle du monachisme peut encore nous le dire.

FETE ET CELEBRATION CHRETIENNE

O. Casel. *Pâques, la fête des fêtes* 55

Toute célébration liturgique est une fête. Rien n'est plus urgent que de rendre leur caractère de festivité à nos célébrations. *La Maison-Dieu*, dès son premier cahier (p. 23), insistait sur ce point : O. Casel, *La notion de « jour de fête »*.

Mais la fête chrétienne a ses caractéristiques propres : elle n'est réductible à aucune fête humaine. L'article que nous reproduisons marque fortement son originalité en prenant comme type parfait de la célébration la fête de Pâques, le mystère chrétien par excellence.

A. Cruiziat et J. Travers. *L'art de la fête* 60

Organiser une fête est une entreprise délicate qui suppose une mystique et exige des techniques. En un mot, c'est un art. Méconnaître les exigences de cet art, c'est courir à un échec et pécher contre la communauté.

P. Herbin. *Pour une technique des célébrations populaires* 70

L'année 1946 a vu de nombreuses célébrations populaires. Le moment semble venu d'en tirer des conclusions qui pourront peut-être servir de base à un directoire.

A. Bugnini. *La messe sur la place Saint-Pierre* 82

De telles expériences sont tentées ailleurs qu'en France. L'un de nos amis l'écrivait dernièrement dans *L'Osservatore Romano*. La messe célébrée sur la place Saint-Pierre est pour nous un encouragement et une garantie.

R. GRIESEMAN. *Une paroisse liturgique en Alsace* . . . 85

Un jeune prêtre du diocèse de Strasbourg se souvient avec enthousiasme de ses premières années de ministère : il décrit « l'action » de son église, il livre ses méthodes, il montre comment étaient célébrées tout au long de l'année les fêtes liturgiques. Sans doute la terre d'Alsace est-elle exceptionnellement fidèle; il faut en tenir compte pour mesurer l'exacte portée de ces remarques pastorales.

LES DIRECTIVES DE L'EGLISE

I. Dom L. BEAUDUIN. *Le sacrement de confirmation administré par les curés.* 96

Le récent décret *Spiritus Sancti munera*, malgré les apparences, met en relief la prééminence de l'évêque.

II. *Messes du soir et messes nocturnes* 100

Facultés accordées par le Saint-Siège à la France.

III. S. Exc. Mgr GRENTE. *Discipline du baptême* 102

IV. S.Exc. Mg FELTIN. « *Quelques réflexions sur la paroisse* » 104

L. KAMMERER. *Les Missels à l'usage des fidèles* 113

Un aumônier de lycée a étudié un grand nombre de missels, une année durant, avec les élèves des classes supérieures. Il nous fait part des conclusions de son enquête.

Elles intéresseront les éducateurs soucieux de renouveler l'enseignement religieux dans le milieu secondaire. Elles rendront service à ceux qui ont à choisir un missel chez le libraire. Et au moment où tant de nouveaux missels sont à l'étude, elles aideront les auteurs et les éditeurs.

BIBLIOGRAPHIE

I

COMPTES RENDUS

M. PONTET : *L'exégèse de saint Augustin prédicateur*, 137. — (J. LECLERCQ). — S. THOMAS D'AQUIN : *Les sacrements* (trad. et notes du P. ROGUET), 142 (J. D.). — J.-M. SCHEE-

BEN : *Le mystère de l'Église et de ses sacrements*, 145 (J. TRAVERS). — F. BOULARD : *Paysannerie et humanisme*, 147 (A. MAURICE). — *Les études du prêtre d'aujourd'hui*, 150 (A. L.). — A.-M. ROGUET : *Catéchisme des petits et des grands*, 152 (J. T.). — C. COPPENS, O. S. B. : *Tabulae geographicae... in Martyrologium romanum*, 153 (P. D.).

II

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

A.-G. MARTIMORT : *De l'Évêque*, 154 (S. Exc. Mgr P. RICHAUD). — M. PARIS : *Nous souvenant donc, Seigneur...*, 155 (R. FLACELIÈRE). — B. GUYON : *Découverte de la messe*, 157 (R. FLACELIÈRE). — H. PRADEL : *Vivons notre messe*, 158. — Dom FLICOTEAUX : *Le sens du Carême*, 158. — J. SERVEL, O. M. I. : *Louanges vespérales*, 159. — P.-M. SIROT, O. P. : *De source en source*, 159. — H. LUBIENSKA DE LENVAL : *L'éducation du sens religieux*, 160 (A.-M. ROGUET). — G. THILS : *Nature et spiritualité du clergé diocésain*, 160 (G. ROTUREAU). — J. F. VAN DER STAPPEN, A. CROEGAERT : *Caeremoniale*, 162 (R. P.). — Dom GAZEAU : *D'une voix unanime*, 163 (D. U. SÉRÈS). — JEAN LASHERMES : *Messe... de la consolation et de l'espoir*, 164 (H.-R. PHILIPPEAU). — M.-A. COURIER, O. P. : *Chantons le psautier de Notre-Dame*, 165 (J. G.). — R. MIALHE : *Ce que le Baptême donne à l'enfant*, 165. — A. DU SARMENT : *Claudel et la liturgie*, 165 (A.-M. R.).

NECROLOGIE

Dom URBAIN SÉRÈS. *Dom Sunyol*..... 166

COURRIER DE LA REVUE

Le principe du courrier (170). — *Les laïcs à Malines* (172). — *Sur les obsèques des « faux-chrétiens »* (174). — *Le personnel des églises* (174).

La roule des Saintes Huiles au diocèse de Meaux..... 176

LA MYSTIQUE DU DIMANCHE

Le chrétien authentique est enfant de Dieu, enfant de la résurrection (Luc, xx, 36). Et la résurrection ne lui est pas donnée pour le jugement, mais pour la vie (Jean, v, 29).

C'est à cause du péché que le monde est jugé (Rom., ii, 2). Il n'y a donc plus ni jugement ni condamnation là où il n'y a plus de péché. Les justes se jugent eux-mêmes; par leur foi et leurs œuvres de lumière, ils manifestent déjà le jugement de Dieu[1]. Ils vivent dans la crainte filiale, non dans la crainte servile. Ils verront le jour du jugement, grand et terrible, où Dieu viendra *pour cribler les nations avec le crible de la destruction* (Is., xxx, 28). Cependant, pour eux, ce sera « le jour du Seigneur » où va se lever le Soleil de la justice, plein de majesté et de vie, *portant la guérison dans ses rayons* (Mal., iii, 20).

Le jugement dernier, c'est la fin définitive du règne du péché (Matth., xii, 20). C'est la parousie indéfectible du règne du Christ-Kyrios. C'est la célébration des noces éternelles de « l'Agneau qui a racheté les brebis », « qui, par sa mort, a détruit notre mort et par sa résurrection nous a rendu la vie ». C'est l'aboutissement normal de tout le dynamisme de l'Incarnation, l'apogée de l'économie du salut, le sommet mystique vers lequel tend spontanément tout christianisme vrai.

Non qu'il faille du coup oublier l'élément austère inhérent à la pratique du christianisme terrestre, oublier

1. Is., xlix, 4; Jean, iii, 19; Ps. cxviii, 132; Ps. cv, 3; Matth., vii, 1; xii, 20; I Cor., xi, 31; I Jean, iv, 17.

la porte étroite et la violence indispensable pour entrer dans le royaume des cieux. Comme l'écrivit naguère le R. P. Duployé : « Le Christ n'est pas venu révéler une religion facile : il a définitivement installé le drame dans nos vies[2]. » L'antagonisme entre la lumière et les ténèbres subsiste irréductiblement, et toute vie chrétienne doit parcourir à nouveau l'itinéraire du Sauveur (I Pierre, II, 21). Ce qui provoque la discrimination finale, c'est précisément l'anathème dont le monde frappe, à leur tour, les disciples du Christ (Apoc., VI, 9-10). *Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous excommunieront et insulteront, et proscriront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez de joie, car voici que votre récompense est grande dans le ciel* (Luc, VI, 22).

C'est cette perspective exaltante qui explique toutes les catastrophes que l'Église du Christ doit traverser ici-bas. Car *celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi.* Tout chrétien est un témoin, et son témoignage doit attester la rédemption, rehausser le triomphe du Seigneur et manifester dès maintenant le jugement de Dieu.

Le jour du Seigneur.

Le chrétien est « expectant » — *exspecto.* Toutes ses préoccupations sont concentrées sur le siècle à venir, où le Christ, sa vie, apparaîtra dans la gloire. Alors *Dieu essuiera toute larme des yeux, et la mort ne sera plus, il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu* (Apoc., XXI, 4).

Cet optimisme eschatologique de l'Église naissante est foncièrement pascal, pascal au sens plénier du mot. Pâques, c'est le haut sommet chrétien qui domine et commande tout, et ce qui précède et ce qui suit la résurrection du Seigneur. Si le Christ n'est pas ressuscité,

2. *La Maison-Dieu*, VI, p. 29

s'il n'est pas immortel, notre foi est vaine, et nous sommes les plus malheureux des hommes (I Cor., xv, 14). Notre foi, notre foi vivante, est donc essentiellement « pascale » et s'attache au fait capital de la rédemption divine. Le christianisme est en substance *la résurrection* : il est un fait, le grand événement mondial qui décide de notre vie ou de notre mort. Dans l'économie du salut, le mystère de Pâques brille comme le joyau par excellence, et la parousie finale, avec tout l'apparat eschatologique qui la signale, n'est qu'un élément de notre foi pascale. C'est dans cette foi même que les saints martyrs ont aperçu le Kyrios debout dans le ciel[3], et que saint Jean s'écrie jusqu'à la fin du monde : *Amen, venez, Seigneur Jésus* (Apoc., xxii, 20).

En christianisme, le jugement, et partant le « jour du Seigneur », ce jour tant appréhendé, prend donc un aspect de victoire et d'exultation. On attend ce jour à venir, mais déjà on en vit intensément. Le temps présent ne compte plus, et les misères de ce monde ne font que stimuler la foi pascale en la vie immortelle du Christ. Dans l'espérance et la charité, les âmes christianisées prennent vivement conscience de la *novitas vitae*, de cette vie nouvelle, inouïe, riche et ineffable qui les anime et les travaille. Elles vivent *ad unguem* tout ce que leur foi leur donne, et rien ne peut les séparer de l'*agapè* du Christ :

> Feu et croix, troupeaux de bêtes, lacérations, écartèlements, dislocation des os, mutilation des membres, mouture de tout le corps, que les pires fléaux du diable tombent sur moi, pourvu seulement que je trouve le Christ Jésus... C'est lui que je cherche... Mon désir terrestre a été crucifié, il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais en moi une eau vive qui murmure et qui dit au dedans de moi : Viens vers le Père[4].

Cet amour de Dieu n'a rien d'éthéré : il est authentiqué par la charité fraternelle. Car saint Jean (1, 4, 12 et 20) enseigne que c'est l'amour du prochain qui est la

3. Actes, vii, 56; *Passio SS. Perpetuae et Felicitatis*, 4 (*P. L.*, 3, 43-44).
4. S. Ignace le Martyr, *Ép. aux Rom.*, trad. du P. T. Camelot, pp. 101 s.

mesure de l'amour même de Dieu. C'est l'amour fraternel qui est la marque distinctive des disciples du Christ (Jean, XIII, 35). « Voyez comme ils s'aiment », s'écriaient, d'après Tertullien, les païens surpris et scandalisés par la conduite des chrétiens. *Toute la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme* (Actes, IV, 32) : déjà elle formait l'unique *Ecclesia* du Seigneur, l'Épousée du Seigneur. C'est cette conscience d'Épousée qui, en dernière analyse, explique toute l'attitude ecclésiale du regard tendu en avant, vers le Seigneur qui s'annonce pour les noces : *L'Esprit et l'Épouse disent : Venez!*

L'attente eschatologique imprègne profondément toute la vie chrétienne des origines. Elle est une marque essentielle du pur esprit évangélique. C'est elle qui crée le véritable « humanisme chrétien », cet humanisme transcendant qui, dès ce monde, transfigure toute l'existence humaine en la baignant d'un rayon du ciel. Car, dans les eaux mystiques du baptême, le chrétien s'est embarqué pour un monde meilleur, pour une vie nouvelle : *celui qui croira et sera baptisé sera sauvé* (Marc, XVI, 16). Pour l'Église naissante, ces paroles du Christ sont vraiment des paroles de vie éternelle (Jean, VI, 69). Il n'y a pas d'hésitation possible : baptisé dans la mort du Christ, le chrétien est *pascalisé* et vit d'une vie divine. Le baptisé est au Christ comme le Christ est à Dieu (I Cor., III, 23).

Mais l'Église du Christ n'abandonne pas le sillage des anciens Prophètes et continue de voir le jour du Seigneur — ἡμέρα τοῦ κυρίου — sous son aspect angoissant[5]. C'est que Jésus lui-même lui a prédit l'irruption soudaine du jugement dernier et la rigueur avec laquelle se fera l'universelle reddition des comptes.

Pourtant, l'Évangile du Christ a apporté une heureuse précision au grand problème des fins dernières : celui qui viendra pour juger les vivants et les morts, c'est le Sauveur lui-même, revêtu de sa gloire et de sa puissance

5. I Cor., III, 13; I Thess., V, 2; II Thess., II, 2; II Pierre, III, 10-13; Apoc., VI, 17.

de Kyrios[6]. Car *c'est au Fils que le Père a remis tout le jugement* (Jean, v, 22). Pour les chrétiens, le Seigneur c'est le Christ, et le jour du Seigneur c'est le jour du Christ, ce jour mystérieux dont Jésus a dit aux Juifs : *Abraham a tressailli de joie à la pensée de voir mon jour, il l'a vu et il s'est réjoui* (Jean, viii, 56).

Le Christ, c'est toute la vie des chrétiens[7]. Il est la vie nouvelle, la *novitas vitae* à laquelle sont ressuscités ceux qui par le baptême ont été ensevelis avec le Christ (Rom., vi, 4). L'Esprit du Christ renouvelle tout le sens de l'homme (Rom., xii, 2; I Cor., ii, 16), et communique à l'âme ce pneumatisme inouï qui remplace la lettre surannée de la Loi (Rom., vii, 6).

Le sabbat détrôné.

La vie chrétienne introduit dans le monde un renouveau d'une envergure insoupçonnée. Mais elle est bien plus qu'un nouvel ordre temporel. Par son essence même elle est d'ordre surnaturel et déborde le temps présent. C'est justement ce caractère extra-temporel et spirituel qui oblige le christianisme à rompre les cadres étroits et charnels de la Synagogue abrogée. Pour continuer l'inamovible précepte du culte divin, pour situer la nouvelle liturgie, le sabbat se révèle dépassé. Le formalisme des rites matériels et des observances serviles est sans connexion interne avec la régénération spirituelle des chrétiens. Le vieux sabbatisme juif est énervé depuis que le Christ, le Fils de Dieu, *le Maître du sabbat* (Matth., xii, 8), a accompli, en un seul jour et en une seule oblation, la liturgie nouvelle qui reste éternellement agréable à Dieu (Hébr., x, 1-18).

L'antique sabbat ne survit donc pas à l'ancienne Alliance, si ce n'est pas son caractère typologique[8]. Le

6. Matth., xii, 18-21; xxv, 31-46; Marc, xiii, 26-27; Luc, xxi, 25-27.
7. Jean, vi, 47; ii, 25; xiv, 6; Col., iii, 3; Gal., ii, 20; I Jean, v, 12.
8. Certains pensent que l'origine du culte dominical se trouve dans une syntaxe sabbatique des chrétiens. Celle-ci, placée au soir du sabbat se serait prolongée dans la nuit, voire jusqu'à l'aurore du dimanche. Quoi qu'il en soit — les témoignages sont si rares et si ténus

premier jour de la semaine, par contre, ramène avec chaque cycle septénaire, le souvenir du mystère de la résurrection, de cet événement capital et décisif en christianisme. Ce jour domine vraiment la semaine chrétienne et véhicule une sanctification particulière. Ce jour est, d'après le langage vigoureux des origines, « le jour de la résurrection ». Spontanément on lui décerne la précellence et les honneurs dont jouissait le sabbat. C'est-à-dire l'hommage cultuel hebdomadaire est rendu à Dieu par le Christ-Seigneur, et pour cela on réserve, pour le premier jour de la semaine, une célébration plus importante du « Mémorial du Seigneur »[9].

Le jour « seigneurial ».

Le premier jour de la semaine ramasse donc mystiquement et liturgiquement tout le mystère du Christ. C'est le jour spécialement consacré au Christ-Seigneur. Pour le dénommer on crée sans tarder le terme chrétien, inusité des Juifs, « jour seigneurial », ἡ κυριακη ἡμέρα ou ἡ κυριακη tout court : « Ceux qui vivaient sous l'ancienne économie sont venus à la nouvelle espérance : ils n'observent plus le sabbat, mais vivent selon le jour seigneurial, selon ce jour où notre vie s'est levée grâce au Kyrios et à sa mort[10]. »

qu'on ne peut rien affirmer —, dès les premiers jours de l'Église, les chrétiens, fréquentant le Temple pour la prière et la parole de l'Écriture (Actes, II, 46; III, 1-8; V, 20, 42 ss.; XXII, 17; XXIV, 6-18; XXV, 8; XXVI, 21), ont cependant leurs réunions cultuelles spécifiquement chrétiennes (Actes, II, 42-47; V, 42; VI, 2; VIII, 3; XVI, 32; XVIII, 7; XX, 7, 20; XXVII, 35; I Cor., X, 16-17, et XI, 23-26). En effet, ils suivent l'exemple du Seigneur, qui, lui aussi, allait prier au Temple et assister à l'explication des saints livres. Jusqu'à nos jours, l'Église continue de se servir, pour sa prière, des psaumes, qui formaient l'élément substantiel de la prière synagogale. Mais ce qu'il faut absolument remarquer et souligner, c'est que, dès le début, le christianisme n'a plus rien de commun avec les sacrifices anciens. C'est là ce qui est essentiel, au point que nous devons dire qu'il n'y eut jamais une véritable coexistence du sabbat et du dimanche. C'est le sacrifice nouveau, centre du culte et base de l'Alliance, qui a opéré la rupture.

9. S. JUSTIN, *Apol.*, I, 67 (*P. G.*, 6, 429).

10. S. IGNACE, *Ep. ad Magn.*, 9. Cf. *Didachè*, 14, 1 (FUNK, I, p. 32); *Évangile de Pierre*, 35 et 50 (L. VAGANAY, pp. 292 et 319); EUSÈBE, *Hist. eccl.*, I, 4, 23, 11, et 26, 2.

Saint Jean raconte que sa vision apocalyptique a eu lieu un dimanche, *in dominica die* (Apoc., I, 10). Jean est l'Apôtre au cœur ardent et rien n'échappe à sa mémoire de disciple bien-aimé. Avec une attention émue, il a retenu les circonstances chronologiques de sa première rencontre avec Jésus : *c'était environ la dixième heure* (Jean, II, 39). Lorsqu'il précise que son ravissement spirituel fut un ravissement dominical, il veut, pour sûr, imprimer à son récit le sceau évident du Christ. Il sait que la simple mention du dimanche jouera un rôle important pour la perspective de son livre inspiré. Elle donnera une pleine assurance aux fidèles qui le liront. Car le dimanche, à l'instar de l'arc-en-ciel au temps de Noé, doit projeter sur la prophétie une lumière de paix surnaturelle. Dans cette lumière les chrétiens découvriront un gage de la bienveillance divine, un signe envoyé par le Kyrios ressuscité.

Je fus ravi en esprit le jour dominical, ἐν τῇ κυριακῇ ἡμέρα. Pourquoi saint Jean ne dit-il pas « le jour du Seigneur », ἐν τῇ τοῦ Κυριοῦ ἡμέρᾳ ? Pourquoi ne se sert-il pas de cette expression que devait lui suggérer toute la tradition biblique et apocalyptique ?

Disons d'abord que l'Apôtre se conforme ici à une terminologie déjà reçue dans l'Église. Mais cette terminologie est d'origine authentiquement apostolique. Jean, et tous les Apôtres, apportent dans leur christianisme une formation juive, méticuleuse et scrupuleuse. Le jour du Seigneur, tout en atténuant son caractère d'épouvante, demeure pour eux le jour du cataclysme cosmique, le jour où le Seigneur viendra *pour faire triompher le jugement* (Matth., XII, 20). Dans l'esprit des chrétiens, le jour du Seigneur est celui où toutes choses seront consommées dans le Christ. On ne peut employer un seul et même vocable pour désigner l'avènement glorieux et le jour hebdomadaire de la résurrection du Seigneur. Un souci d'objectivité a donc inspiré à la jeune communauté chrétienne cette expression de « jour seigneurial »[11]. De

11. Une influence linguistique ou hellénistique n'est pas directement en cause. Il fallait éviter le vocable impropre de « jour du Seigneur », et pour cela l'Église a eu recours à l'adjectif « seigneurial » ou « dominical » (ce dernier ne rend plus, en français, toute la ri-

cette façon l'équivoque est évitée, et le terme nouveau et technique qui désigne le premier jour de la semaine exprime cependant excellemment que ce jour appartient vraiment au Seigneur ressuscité.

Le jour du soleil.

Il faut pourtant un contact avec la culture païenne pour que le dimanche révèle tout son dynamisme mystique, tout son message de salut.

Nous l'avons dit : la résurrection du Christ a eu lieu le premier jour de la semaine, *una sabbati.* Mais ce premier jour de la semaine juive est le deuxième de la semaine planétaire, c'est-à-dire le « jour du soleil ». D'après la terminologie des astrologues, le Christ est donc ressuscité le deuxième jour de la semaine, et non le premier.

Cette constatation s'opère dès que le christianisme se répand dans les milieux hellénistiques. Mais, pour le regard chrétien, habitué à scruter les Écritures, une analogie lumineuse surgit aussitôt. Elle est si bien relevée que là-dessus on oublie complètement le « deuxième » jour de la semaine planétaire pour ramener la pensée enrichie vers le « premier » jour biblique :

> Le jour qu'on appelle le jour du soleil, tous, ceux de la ville et ceux de la campagne, s'assemblent... Nous nous réunissons tous le jour du soleil, d'abord parce que c'est le premier jour (selon la semaine biblique), celui où Dieu transforma les ténèbres et le chaos et créa le cosmos. Mais nous nous réunissons surtout parce que ce même jour Jésus-Christ, notre Sauveur, est ressuscité des morts. En effet, la veille du jour de Saturne il fut crucifié, et

chesse des origines). Mais l'Église n'a pas forgé ce terme, car l'adjectif grec appartient à la langue hellénique commune (DEISSMANN, *Licht vom Osten*, p. 258, et H. CREMER, *Bibl. theol. Wörterb.*, II[e] édit., p. 654). Dans son emploi profane, il est synonyme d'impérial, de royal. Il contient même une nuance de service et d'hommage dus à l'empereur. Ἡ κυριακη ἡμέρα, signifie donc « le jour royal », le jour de la fête où l'on rend un culte au *Kyrios*. Il y a donc un élément liturgique *sui generis* qui entre dans la notion même du dimanche (DEISSMANN, *loc. cit.*, p. 261, et *Neue B.-Stud.*, pp. 44 ss.).

le lendemain de ce jour, c'est-à-dire le jour du soleil, il apparut à ses apôtres et à ses disciples [12].

On ne retient donc que le parallélisme qui éclate entre le soleil du monde matériel et le soleil du monde spirituel qui est le Christ.

Ainsi, le « jour du soleil » va déclencher la mystique du huitième jour. Mais il ne fait que la déclencher. Il donne simplement la chiquenaude de l'inspiration, orientant la pensée patristique vers les sources cachées de l'Écriture. Car les données que cette idée développera appartiennent strictement à la tradition biblique. Les Pères de l'Église n'en ont jamais douté, et c'est justement ce qui leur a donné la belle assurance avec laquelle ils énoncent l'ineffable *mystère de l'ogdoade*! Par référence au nombres scripturaires, à ces nombres sacrés, ils découvrent toutes les dimensions de ce qui s'accomplit à la fin des temps (I Cor., x, 11).

*
* *

Le soleil et le jour représentent deux idées complémentaires. Déjà, d'après l'œuvre des six jours, le soleil a été fait pour présider au jour (Gen., 1, 16), pour donner au jour sa consistance lumineuse qui le sépare de la nuit. Saint Grégoire de Naziance dit que la lumière est la forme du soleil [13].

Du moment que les divines Écritures annoncent le Christ comme « Soleil » (Mal., III, 20), son avènement signifie manifestement *un jour nouveau qui se lève* (Is., XLI, 2; Zach., III, 8; VI, 12; Luc, 1, 78). *Lux fulgebit quia natus est nobis Dominus*, chantons-nous à Noël, à la messe de l'aurore. Ce jour du Christ est tel qu'il éclipse absolument le jour cosmique (Is., XIII, 10; Amos, VIII, 9); il est le jour véritable dont l'autre n'est qu'une

12. S. JUSTIN, *Apol.*, I, 67. Cf. TERTULLIEN, *Apologeticus* (*P. L.*, 1, 371-372) et *Ad nationes*, I, 13 (P. L., 1, 579). Le jour de Saturne est le premier de la semaine astrologique et correspond au sabbat. C'est d'après le jour du soleil que se sont formés les vocables *sunday*, *Sonntag*, *Zondag*.

13. *Hom.* 44, *in nov. Dominicam*, 4 (*P. G.*, 36, 612).

ombre symbolique. La lumière christique, en effet, est transcendante, spirituelle, divine : *Per incarnati Verbi mysterium, nova mentis nostrae oculis lux tuae claritatis infulsit.*

Comme le soleil est la joie de ceux qui recherchent son jour, ainsi ma joie c'est le Seigneur, car il est mon Soleil. Ses rayons m'ont ressuscité, et sa lumière a dissipé toutes ténèbres devant ma face. Grâce à lui j'ai acquis des yeux pour contempler son jour saint, des oreilles pour entendre sa vérité, l'intelligence pour saisir la science, et ainsi j'ai obtenu la joie. J'ai abandonné la voie de l'erreur, je suis allé vers lui et j'ai reçu une rédemption généreuse... J'ai revêtu l'incorruptibilité grâce à son nom, et j'ai quitté la corruption : c'est l'œuvre de sa grâce. La mortalité a disparu de devant ma face... [14]

Les prophéties anciennes se plaisent à parler du Christ comme de la grande lumière qui brillera sur toutes les nations (Is., XLIX, 6; LX, 3; Luc, II, 32). Aux matines de Noël, nous chantons et répétons ce magnifique passage d'une vision d'Isaïe : « Populus qui ambulabat in tenebris *vidit lucem magnam;* habitantibus in regione mortis, lux orta est eis » (Is., IX, 2; cf. Matth., XVI, 4).

Enfin, Jésus lui-même a déclaré : *Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres* (Jean, VIII, 12; XII, 46).

Marchez tant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous saisissent (Jean, XII, 35). Ce n'est pas que la lumière christique soit sujette au déclin, comme celle du jour cosmique, non, elle est *lumen indeficiens* (Eccl., XXIV, 6), elle ne connaît point de coucher, *nescit occasum* [15]. Cependant, il y a un laps de temps où cette lumière divine ne s'affirme pas pleinement : elle connaît un demi-jour [16], et, tant que celui-ci dure, on peut opter pour la lumière ou pour les ténèbres. C'est la période de la vie dans la foi où s'opère la discrimination des esprits

14. *Odes de Salomon*, 15 (J. LABOURT, p. 16).
15. Consécration du cierge pascal. Cf. S. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Tract. in Ps.* V (*P. G.*, 44, 508).
16. *Caligo terrae scinditur*
Percussa solis spiculo.
(Hymne monast. des laudes du mercredi.)

(Jean, III, 19 ss.). Tant qu'il n'est pas trop tard, nous sommes invités à en finir avec l'antagonisme entre la lumière et les ténèbres, à nous décider franchement pour la lumière : *croyez en la lumière afin de devenir enfants de la lumière* (Jean, XII, 36).

Lux in tenebris lucet (Jean, I, 5). Non seulement pour les bergers de jadis, mais pour tous les hommes de bon vouloir (Luc, II, 14), le mystère de l'Incarnation se révèle comme la lumière qui brille dans les ténèbres[17]. Ici-bas la mesure de notre foi sera toujours la mesure même de notre lumière, et cette lumière, pour ne pas s'éteindre, doit s'alimenter sans cesse de l'huile de la charité (Matth., XXV, 3), cár la lumière divine elle-même, en son foyer trinitaire, n'est qu'un brasier d'amour éternel : *Deus caritas est* (Jean, IV, 16), *Deus lux est* (Jean, I, 5).

Le jour de la résurrection.

Cependant, lorsque, à propos de la semaine astrologique, les origines chrétiennes relèvent l'analogie qui existe entre le « jour du soleil » et le jour du dimanche, leur pensée ne s'arrête pas au mystère de l'Incarnation : elle se porte d'emblée et entièrement sur le mystère pascal. Le jour du soleil, le dimanche, c'est le jour où le Christ est ressuscité des morts, celui de la commémoration hebdomadaire du mystère de la résurrection.

A l'Incarnation le Christ-Soleil est à sa « naissance »[18],

17. *Praedicaverunt enim prophetae Christum : sed divinitatem Christi et in ipso Evangelio nec haeretici intelligunt : quanto minus Judaei, quamdiu velamen est super cor eorum* (S. AUGUSTIN, *Tract. in Joan.*, 48, 3).

18. La fête de Noël fut établie sous le pape Jules Ier (336-352). Le 25 décembre était alors la date du solstice d'hiver où Rome célébrait le *Natalis solis invicti*, l'anniversaire de la naissance du Soleil invincible. Voir S. JEAN CHRYSOSTOME, *P. G.*, 49, 351-362; S. GRÉGOIRE DE NYSSE, *P. G.*, 46, 1129; S. GRÉGOIRE DE NAZ., *P. G.*, 36, 313; S. AUGUSTIN, *Sermo* 196. Parmi la littérature sur ce sujet, retenons un article de Dom JEAN LECLERCQ, *Aux origines du cycle de Noël* (dans *Ephemer. liturg.*, 1946, vol. 69, pp. 7-26, spécialement la page 9 ss.), et l'étude de BAUMSTARK, *Liturgie comparée*, pp. 162 ss.). Saint JEAN CHRYSOSTOME, commentant le psaume CIX, dit que le Christ est né *avant* l'au-

à la Résurrection il atteint toute sa puissance[19] d'aurore.

Aurora lucis rutilat[20].

. . . . . .

L'aurore! C'est l'heure sidérale où le Christ est sorti du tombeau, où il a remporté la victoire pleine et éclatante sur la nuit du péché et de la mort.

Saint Jean raconte qu'il faisait encore sombre lorsque les saintes femmes se rendirent au tombeau de Jésus (Jean, XX, 1). Saint Luc dit également que c'était de grand matin, *valde diluculo* (Luc, XXIV, 1). Mais saint Marc, parlant lui aussi de l'heure matinale, ajoute cependant que le soleil venait de se lever, *orto jam sole* (Marc, XVI, 2). Or, c'est justement la péricope selon saint Marc que la Liturgie a retenue pour le grand jour de Pâques, comme si elle voulait souligner le synchronisme du soleil levant et du Seigneur ressuscitant. En effet, déjà aux laudes, c'est-à-dire à l'office qui correspond à l'heure de l'aurore, on chante comme antienne du *Benedictus*[21] : « Et valde mane una sabbatorum veniunt ad monumentum *orto iam sole, alleluia!* »

Certes, la veille au soir, au commencement des saintes vigiles, à la bénédiction du cierge pascal, le diacre pouvait bien chanter : *O vere beata nox*; ô nuit vraiment bienheureuse! Car la nuit qui venait de tomber était celle dont il est écrit : *Nox sicut dies illuminabitur; la nuit sera illuminée comme le grand jour* (Ps. CXXXVIII, 11). En effet, le Christ, remontant victorieux des enfers, allait éclairer cette nuit sainte et dissiper les ténèbres et l'ombre de la mort[22].

rore — avant de projeter sur la terre sa clarté de *Kyrios* (*In Ps.* CIX, 7; *P. G.*, 55, 275).

19. « Crucem sanctam subiit, qui infernum confregit, *accinctus est potentia*, surrexit die tertia, alleluia » (Mémoire de la Croix, aux vêpres du temps pascal).

20. Hymne des laudes, au rite monastique, pour la fête de Pâques. Cette hymne est du Ve siècle.

21. Le cantique du *Benedictus* lui-même reçoit, à ce moment solennel des laudes de Pâques, tout son accomplissement prophétique : « Per viscera misericordiae Dei nostri in quibus *visitavit nos oriens ex alto : illuminare his qui in tenebris et in umbrae mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.* »

22. La Nativité, comme la Résurrection du Seigneur, tombe égale-

« Avant l'aurore, les saintes myrrhophores courent — comme à la recherche du jour — vers le Soleil qui précède le soleil[23]. » Elles trouvent le tombeau vide : le Soleil, le vrai Soleil, s'est déjà levé avec la splendeur silencieuse d'une aurore printanière[24]. C'est l'irruption de la plénitude d'un jour nouveau, d'un jour spirituel, dont l'aurore, pure et fraîche, n'est que l'image symbolique. *Haec dies quam fecit Dominus!* C'est le jour que le Seigneur a fait, c'est *le jour du Seigneur*.

Avec le mystère de la Résurrection, tout le mystère du Christ a atteint sa plénitude. La mort comme le péché sont terrassés, et la gloire divine transfigure l'humanité de l'Homme-Dieu : la lumière christique éclaire pour toujours l'humanité. *De plenitudine eius nos omnes accepimus*.

La Pâque hebdomadaire.

Le dimanche est la Pâque hebdomadaire[25] : il est pour la semaine ce que la fête de Pâques est pour l'année liturgique, c'est-à-dire un sommet qui domine et commande le reste du cycle temporal. Pâques est une *sollemnitas*,

ment dans la nuit (Luc, II, 8-9). Les mystères de la « Lumière du monde » sont étroitement liés au phénomène du soleil cosmique. La liturgie, soucieuse du symbolisme, célèbre aussi Noël et Pâques pendant la nuit. Ces fêtes nocturnes constituent la solennité proprement dite, car la nuit entre, pour sa part, dans le mystère lui-même. Il ne faut donc pas se laisser égarer par le mot de « vigile » quand, de nos jours, nous fêtons le samedi saint.

23. S. Romanus, *Canticum in Dominica Paschae*, 3 (Dom Pitra, *Analecta sacra*, I, p. 125).

24. C'était surtout le soleil levant que l'Orient païen adorait. Car le divin soleil se faisait particulièrement désirable quand il montait, clair et beau, après une nuit où la vie avait semblé s'arrêter.

25. D'après l'opinion générale, le dimanche est historiquement antérieur à la fête de Pâques. Il constitue la forme première sous laquelle on célébrait le retour périodique du mystère de la résurrection. L'Évangile de Pierre (écrit entre 90 et 120), produit d'un christianisme populaire, raconte la résurrection du Christ en parlant du dimanche comme les chrétiens du IVe siècle auraient parlé de Pâques : « Or, *dans la nuit où se lève le dimanche*, tandis que les soldats montaient la faction... » (Vaganay, p. 293). Le document le plus ancien qui parle explicitement d'un *anniversaire* du mystère pascal est l'*Epistola Apostolorum*, écrite au plus tôt entre 130 et 140 (cf. Dom Casel, *Art u. Sinn der ält. christl. Osterfeier*, dans le *Jb. f. Lw.*, 14, pp. 4-6).

une fête qui revient avec chaque cycle annuel. Le dimanche est plutôt une *perennitas*, une festivité qui se prolonge tout le long de l'année (*per annum*) en se renouvelant avec le rythme hebdomadaire. Selon la conception des anciens, ces retours cycliques réalisent une véritable continuité[26], semblable à la ligne courbe qui se ferme en circonférence et tourne sans cesse sur elle-même.

La fête de Pâques et les dimanches sont donc là pour nous baigner dès ici-bas dans la réalité supraterrestre du ciel, pour inaugurer, par la « sacramentalité » du temps, l'éternité bienheureuse. Que nous célébrions Pâques ou le dimanche, le contenu pascal est toujours identique dans sa plénitude. C'est pourquoi, depuis les origines, le dimanche jouit des mêmes privilèges que Pâques : on n'y jeûne pas et on y prie debout, dans l'attitude de la résurrection[27]. C'est toujours l'*anastasimos* qui est célébré comme si c'était le jour même où le Seigneur est ressuscité — *sicut dominica qua Dominus resurrexit*[28].

Nous avons vu comment déjà saint Jean se sert de l'expression « jour seigneurial » pour désigner le premier jour de la semaine. Nous avons vu aussi comment, dans la suite, on est arrivé à parler en christianisme du « jour du soleil ».

Mais ce dernier terme, malgré son symbolisme idéal, malgré sa refonte chrétienne, a gardé un certain relent de paganisme. Il reste profane. On ne s'y attache pas. Pour les Pères de l'Église surtout il reste suspect.

Le parallélisme que l'on s'est empressé d'en tirer va rapidement introduire une nouvelle appellation du dimanche, une appellation spécifiquement chrétienne,

26. *Solemnitas enim ab eo, quod solet in anno, nomen accepit : quomodo perennitas fluminis dicitur, quia non siccatur aestate, sed per totum annum fluit : ideo perenne, id est per annum ; sic et solemne, quod solet in anno celebrabi* (S. Augustin, *Sermo* 267, *in die Pentecoste*, I).

27. *Die Dominica ieiunium nefas ducimus, vel de geniculis adorare; eodem immunitate a die Paschae in Pentecosten gaudemus* (Tertullien, *De corona militis*, 3 (*P. L.*, 2, 79). Cf. S. Athanase, *Syntagma*, 2 (*P. G.*, 28, 840); S. Basile, *De Spiritu S.*, 66 (*P. G.*, 32, 192); S. Hilaire, *Prol. in L. Psalm.* xii (*P. L.*, 9, 240); Concile de Saragosse, en 380 (Kirch, *Enchir. font. hist. eccl. ant.*, n. 644.

28. S. Ambroise, *In Luc*, vii, 25 (*P. L.*, 15, 1773).

extrêmement riche et féconde. Avec une complaisance marquée, les Pères vont parler du « huitième jour ». Ils désignent par là le dimanche, mais, dans leur pensée, ce terme cristallise toute la plénitude de vie nouvelle que nous procure le Mystère pascal du Seigneur. Ils jugent qu'il est superflu de faire des distinctions et de préciser chaque fois de quoi ils parlent exactement; du mystère de la résurrection, de la fête de Pâques, de l'âge eschatologique ou du dimanche : tout cela, en effet, ne fait qu'un seul mystère pour eux et constitue la grande réalité mystique que nous approchons tous les dimanches.

Le premier jour.

D'après l'Hexaméron biblique, le premier jour[29] est bien celui où le Créateur transforma le chaos en cosmos, produisant d'abord la lumière comme principe de vie et d'ordre.

Dieu dit : « Que la lumière soit! » et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Et il y eut un soir, et il y eut un matin; ce fut un jour[30]. Ce fut le premier jour de la création, typiquement figuré par le premier jour de la semaine mosaïque[31]. On remarque aisément le parallélisme entre la lumière cosmique, inaugurant la création, et la

29. Le premier jour de la Genèse (I, 3-5) correspond, comme nous l'avons vu, au deuxième jour de la semaine planétaire (qui est le jour du soleil). Cette coïncidence semble au point de départ de la mystique du dimanche, fondée sur le premier et le huitième jour. En effet, ce n'est qu'au *quatrième* jour que le soleil a été placé au firmament pour régler le cours des jours et des saisons. Ce n'est donc pas d'après ce quatrième jour que le dimanche (premier jour) a pu être appelé « jour du soleil ». Or, le titre de « huitième jour » est le produit de deux idées conjuguées : celle du jour et celle du soleil (le jour étant conditionné par le lever du soleil). A chaque lever du soleil correspond un nouveau jour, et, conséquemment, à l'aurore christique correspond le jour du Seigneur, un jour éternel, éternel comme le soleil qui l'éclaire et le domine.

30. « Un jour », c'est-à-dire le premier. Mais les Pères ont soigneusement relevé ce *unus dies*, où ils ont vu une préfiguration du huitième jour, unique et éternel (S. Grégoire de Nysse, *Tract. in Ps. cap.* 5; *P. G.*, 44, 504; S. Basile, *De Spiritu S.*, 27, 66; *P. G.*, 32, 192).

31. Ex., XVI, 22 ss.; XX, 11; XXIII, 12; Deut., V, 13 ss.

lumière christique reconstituant les origines, car la rédemption est une création nouvelle :

Primo dierum omnium
Quo mundus exstat conditus,
Vel quo resurgens Conditor
Nos, morte victa liberat[32].
. . . . . .

C'est un premier jour que le Christ est ressuscité. Avec le dimanche, chaque semaine ramène donc un rappel de cet événement capital. Sans le moindre heurt une célébration hebdomadaire de la résurrection s'organise et culmine, dès le commencement, dans une liturgie spécifiquement chrétienne.

Comme le cycle hebdomadaire, ainsi le cycle annuel aura aussi son « mémorial » de la Pâque du Seigneur : ce sera vraiment *la* fête des chrétiens, le grand anniversaire du mystère sauveur : *Célébrons donc la fête* — ἑορτάζωμεν —, *non avec du vieux levain..., mais avec les azymes de la pureté et de la vérité*, écrit saint Paul aux Corinthiens (I, 5, 8).

Mais un grave problème va surgir dans le monde chrétien. Va-t-on s'attacher au souvenir de l'événement historique ou au contenu spirituel de cet anniversaire ? En d'autres termes, la fête de Pâques sera-t-elle avant tout l'anniversaire célébré jour pour jour, ou le mystère qui adapte sa réalité spirituelle au symbole[33] ? Si la date historique l'emporte, on doit abandonner — du moins en grande partie — le symbolisme du premier et du huitième jour, négliger le parallélisme du jour solaire et du jour où le Seigneur, à l'instar de l'aurore, a manifesté sa gloire de ressuscité.

Le dimanche est tellement associé au mystère de la résurrection qu'il fait partie de la notion même de Pâques, et la conscience chrétienne ne peut admettre qu'on célèbre la résurrection un autre jour que le diman-

32. Hymne monastique des matines du dimanche.
33. Pour la question de la date de Pâques, voir Dom Casel, *Art u. Sinn der ält. christl. Osterfeier* (dans le *Jb. f. Lw.*, 14, pp. 6 ss.).

che[34]. L'événement purement historique est donc dépassé et spiritualisé; il est élevé sur un plan transcendant. Pour la date de Pâques on ne retiendra pas le jour de l'anniversaire historique, mais on choisira le dimanche de la pleine lune du printemps[35].

Si, dans la controverse au sujet de la date de Pâques, l'idée du premier jour l'emporte sur l'anniversaire chronologique, c'est que, pour le christianisme, Pâques signifie infiniment plus qu'un souvenir. La résurrection de Jésus est transcendante au possible. Elle affecte réellement et profondément la personne du Christ, ce Christ qui est désormais le *Kyrios*, c'est-à-dire le Seigneur puissant et glorieux, régnant sur la vie. Il n'est pas un simple ressuscité, comme Lazare ou le jeune homme de Naïm. Il est la résurrection même : *Ego sum resurrectio et vita* (Jean, XI, 25). Voilà le facteur décisif qui crée tout le dynamisme intrinsèque du mystère pascal! Pâques, c'est tout un bouleversement *in melius*, une « révolution » incomparable : la création, malgré son péché, entre dans sa phase définitive de la glorification de Dieu : *Resurrexit in eo mundus, resurrexit in eo caelum, resurrexit in eo terra*, s'écrie saint Ambroise, dans une leçon que nous lisons au Bréviaire, au temps pascal[36].

Le huitième jour.

La typologie du premier jour de la semaine a donc exercé une influence décisive sur la fixation du jour de la Pâque chrétienne. Toutefois, jamais n'a pu s'implanter la coutume d'appeler le dimanche simplement « le premier jour ».

L'antique Église eut sa terminologie propre, et chaque mot technique en christianisme reçut un sens net et pré-

34. Rappelons-nous seulement comment le populaire Évangile de Pierre place la résurrection « dans la nuit où se lève le dimanche ».

35. Pour les Pères, le monde a été créé à l'état de printemps. Le nouveau monde, dont la résurrection du Christ est le principe, sera, lui aussi, comme un éternel printemps.

36. S. Ambroise, *De excessu fratris sui Satyri*, II. *De fide Resurr.*, 102 (au Brév. monast., 8e leçon du Ve dimanche après Pâques).

cis. Ainsi, nous l'avons vu, le « jour du Seigneur » avait une signification traditionnelle bien définie à laquelle les chrétiens n'ont pas touché. On ne voulut pas employer cette même dénomination — en apparence bien appropriée — pour désigner le dimanche. On adopta un terme nouveau : *dies dominica*.

Le « premier jour » court une aventure semblable. L'attention de l'Église est fortement saisie par les divers parallélismes : premier jour et jour du soleil, création de la lumière et résurrection du Christ, lumière du monde. Une inépuisable richesse de symbolisme envahit soudainement la pensée chrétienne. Mais, sous le vêtement de ce symbolisme, va se révéler la prodigieuse harmonie du mystère de la rédemption. Certes, dans leurs visions pneumatiques, les Pères de l'Église aperçoivent bien la distance qui sépare l'image cosmique de la réalité surnaturelle. Mais ils restent profondément émus par ces analogies qui s'imposent tout simplement et rapprochent le fait du Christ de l'œuvre créatrice du premier jour. C'est précisément en mesurant l'infinie distance qui tient écartées les deux parallèles, celle de l'image et celle de la réalité, que les Pères aiment à souligner la transcendance de la *novitas vitae*.

Par l'aurore du Christ, tout le plan temporel est transposé sous l'emprise d'un ordre divin. Le nouveau « premier jour » n'est pas autre chose qu'un recommencement providentiel et rédempteur, si bien qu'il faudrait plutôt parler d'un parachèvement du premier ordre des choses.

Voilà pourquoi l'appellation de « premier jour » ne convient pas au dimanche. Elle reste, malgré son symbolisme, très inadéquate. Si, toutefois, on veut conserver le symbolisme de l'analogie, il faut le couler dans une expression *ad hoc*, une expression que le génie des Pères ne tarde pas à créer. Voici, de fait, que, dès le début du second siècle, la *Lettre de Barnabé* nous parle du *Huitième jour*[37], titre qui s'applique techniquement au dimanche :

> Dieu dit aux Juifs : *Je ne supporte pas vos néoménies ni vos*

37. A première vue, cette expression peut paraître paradoxale. Pourtant, ne sommes-nous pas habitués à parler de « huit jours » pour dési-

sabbats. Remarquez bien ce qu'il veut dire par là : Ce ne sont pas les sabbats actuels qui me plaisent, mais celui que j'ai fait moi-même et par lequel, mettant fin à toutes choses, j'inaugurerai le huitième jour, c'est-à-dire un monde nouveau. C'est pourquoi nous célébrons avec joie le « huitième jour » en lequel Jésus est ressuscité des morts[38], pour monter ensuite au ciel, après s'être manifesté[39].

Et saint Justin le Martyr atteste, vers 150, que ce huitième jour est bien le premier de la semaine :

Par Isaïe, Dieu dit à Jérusalem : *Lors du déluge, au temps de Noé, je t'ai sauvée* (Is., LIV, 8). Or, ce que disait Dieu, c'est qu'au déluge s'opéra le mystère du salut des hommes. Le juste Noé avec les autres hommes sauvés du déluge, c'est-à-dire sa femme, ses trois fils et les femmes de ses trois fils, formaient le nombre de huit et offraient le symbole du huitième jour, auquel notre Christ apparut ressuscité des morts, et qui se trouve implicitement toujours le premier... Car le premier jour, tout en étant le premier de tous les jours, en le comptant à nouveau après tous les jours du cycle hebdomadaire, est appelé le huitième, sans pour cela cesser d'être le premier[40].

Vers l'année 200, Tertullien blâme les chrétiens qui se mêlent aux païens pour partager leurs fêtes, et, ce faisant, il met en lumière la Pâque hebdomadaire du huitième jour :

Les païens sont à coup sûr plus fidèles à leur croyance, car ils ne cherchent nullement à prendre part aux solennités des chrétiens. Ils ne célébreraient pas avec nous ni le jour seigneurial ni

gner une semaine de sept jours ? Nous disons : « Dans huit jours », pour dire : « Dans une semaine. » N'y a-t-il pas, dans cette manière de parler, la trace d'une ancienne coutume d'appeler précisément le dimanche « le huitième jour » ?

38. Nous l'avons déjà dit, le huitième jour, tout en visant le dimanche, se rapporte à la plénitude pascale. Car « le dimanche est vraiment le symbole de la vie nouvelle » (D. CASEL, *Art. u. Sinn der ält. chr. Osterf.*, p. 56). C'est si vrai que les Pères, convaincus de la « sacramentalité » du dimanche, ne songent même pas à le distinguer du mystère lui-même.

39. Lettre de BARNABÉ, XV, 8-9 (*P. G.*, 2, 769 ss.). Pour le Pseudo-Barnabé, le huitième jour que nous célébrons est un prélèvement du monde futur, conformément à la « sacramentalité » dont nous avons parlé dans la note précédente et qui nous met en relation directe avec le *Dies Domini*.

40. S. JUSTIN, *Dial. avec Tryphon*, 138, 1, et 41, 4.

la Quinquagésime pascale — si, toutefois, ils les connaissaient. Car ils ne voudraient pas qu'on les prenne pour des chrétiens. Mais nous, nous ne craignons pas d'être appelés païens. Pour te délasser physiquement, tu as plus de jours que n'en a le païen, car celui-ci n'a que des jours anniversaires, toi, tu n'as pas seulement l'anniversaire de la fête, mais aussi chaque huitième jour. D'ailleurs, passe en revue les fêtes du paganisme, compte-les : ensemble elles n'atteignent même pas le nombre de l'unique Quinquagésime (pascale) [41].

Ce choix de quelques documents antiques suffit pour nous servir d'introduction au très riche contenu de l'idée du huitième jour. Nous remarquons, tout de suite, une chose : le huitième jour est en corrélation évidente avec l'Ancien Testament et y trouve ses prototypes, le sabbat, le déluge, la circoncision et d'autres. C'est par sa référence aux institutions antiques de la Bible que le nombre huit prend toute sa signification chrétienne.

Dans la nouvelle Alliance, « le huitième jour » a pris la place et la dignité du vieux sabbat abrogé. D'après l'épître de Barnabé [42], le huitième jour est le véritable sabbat, préfiguré par le sabbat mosaïque : « le huitième jour, c'est le sabbat que le Seigneur a fait lui-même » [43], *haec dies quam fecit Dominus*! Pour Théophile d'Alexandrie [44], le dimanche est le huitième jour parce qu'il l'emporte sur le septième qui est le sabbat des Juifs.

Dans une vision idéale, le prophète Ezéchiel [45] décrit le sabbat messianique sous les images d'un culte parfait, dans un sanctuaire parfait édifié dans une terre parfaite. Sans distinguer nettement les plans successifs, le prophète mêle les perspectives eschatologiques à celles du retour de la captivité babylonienne. Il est cependant bien intéressant de voir que déjà le huitième jour y est con-

41. Tertullien, *Lib. de idololatria*, 14 (*P. L.*, 1, 682). Pour Tertullien comme pour les auteurs des premiers siècles, la *pentecostè* (*quinquagésime*) comprend toute la durée festive du temps pascal. Voir Tertullien lui-même, dans le *De Baptismo*, 19 (*P. L.*, 1, 1322); S. Hilaire, *Prol. in L. Ps.* XII : S. Athanase, Ep. III, 6 (*P. G.*, 26, 1376).

42. XV, 8 (*P. G.*, 2, 772, et H. Hemmer, *Les Pères Apostoliques*, I-II, pp. 86-87).

43. L'idée du dimanche et celle de Pâques se compénètrent ici dans la pensée de l'auteur.

44. Théophile d'Alexandrie, *Édit sur le jeûne* (*P. G.*, 65, 33).

45. Ezéchiel, chap. XL à XLVIII.

sidéré comme inaugural de l'Alliance nouvelle et éternelle. Une purification préalable s'achève avec les sept premiers jours — symbole de l'Alliance ancienne préparant l'humanité au don du salut. Avec le huitième jour commence la véritable liturgie dont Dieu se plaît à agréer les sacrifices [46].

Cette vieille prophétie contient par anticipation toute la pensée fondamentale de l'épître de Barnabé : rejet divin du sabbat ancien et complaisance divine dans le sabbat nouveau, ce sabbat que Dieu lui-même a créé, mettant un terme à l'ordre ancien et ouvrant le huitième jour, c'est-à-dire la plénitude des temps : *in octavo numero resurrectionis est plenitudo* [47].

Le rejet du sabbat n'est qu'une conséquence de la caducité de l'Alliance charnelle qui a été essentiellement préfigurative. Le sabbat, en tant que septième jour, achève la circonscription de la création présente. Les sept jours, nonobstant la perfection de leur cycle, ne dépassent pas la limite des dimensions cosmiques. Ils ne constituent qu'un ordre fini, imparfait [48]. Le culte sabbatique porte donc aussi le sceau du temporel [49]. Il n'est pas vraiment spirituel, et il est incapable de former les adorateurs en esprit et en vérité tels que le Père les cherche (Jean, IV, 23 ss.), tels que l'humanité en tant que création raisonnable est appelée à les offrir à Dieu [50]. De même que l'Alliance ancienne n'a été que le prototype

46. « Pendant sept jours, on fera la propitiation de l'autel, on le purifiera et on le consacrera. *On achèvera les sept jours : le huitième jour et dorénavant, les prêtres offriront sur l'autel vos holocaustes et vos sacrifices pacifiques*, et je vous serai favorable, oracle du Seigneur » (Ez., XLIII, 26 ss.).

47. S. Ambroise, *In Lucam*, VII, 173 (*P. L.*, XV, 1745).

48. Clément d'Alexandrie, *Stromata*, V, 14 (*P. G.*, 9, 161); S. Grégoire de Nysse, *Tract. in Ps.* V (*P. G.*, 44, 504); *De Oct.* (*P. G.*, 44, 608); Didyme d'Alex., *Expos. in Ps.*, *Ps.* VI, 1 (*P. G.*, 39, 1176). Les Pères occidentaux recherchent volontiers les synthèses. Ceux de l'Orient, par contre, insistent davantage sur les antithèses. C'est ainsi que saint Grégoire de Nysse (*loc. cit.*) voit dans l'œuvre des sept jours une impureté inhérente à la nature, et la fugacité du temps lui paraît incompatible avec la vraie perfection. Le huitième jour apporte et la pureté et la stabilité dans l'ordre.

49. S. Hilaire, *In Ps.* CXVIII, *prol.*, 4 (*P. L.*, 9, 503); S. Augustin, *Sermo* 9, 3; *Tract. in Joan.*, III, 19.

50. ... *rationabile obsequium*... (Rom., XII, 1), ou, d'après le canon de la messe, *oblatio rationabilis*.

de la nouvelle, ainsi le sabbat n'a été qu'une image et une ombre des réalités nouvelles et célestes (Col., II, 17; Hébr., VIII, 5)[51]; en effet, il avait été institué d'après l'archétype divinement entrevu par Moïse à qui Dieu avait dit : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Ex., XXV, 40).

Le huitième jour apporte donc au monde le don d'une liturgie parfaite et vraiment divine — *de tuis donis ac datis* —, c'est-à-dire le don de la Pâque du Christ. *Judaei dederunt partes septem, credentes sabbato, sed non dederunt octo, resurrectionem diei dominicae denegantes*, dit saint Jérôme en expliquant le verset 2 du chapitre XI de l'Ecclésiaste[52].

Ce n'est pas que le huitième jour soit un nouveau sabbat, une simple transposition du jour cultuel[53]. C'est tout son contenu qui, d'après Théophile d'Alexandrie, dépasse celui du sabbat. Certes, le sabbat n'a été qu'une image de la réalité future, accomplie au huitième jour. Mais ce huitième jour a réalisé en même temps tout ce qui a été préfiguré par l'hexaméron. Il accomplit vraiment tout ce que les sept jours de la Genèse avaient esquissé. Il est une plénitude, *la plénitude des temps* (Gal., IV, 4) qui s'épanouit sous le Christ-Soleil. Et, de même que l'œuvre des six jours eut son couronnement dans le repos cultuel, dans la liturgie du sabbat, ainsi l'œuvre rédemptrice se termine au repos de la béatitude divine, dans une liturgie céleste qui, au huitième jour, jour ultime et sans déclin, restaure et consomme toutes choses dans le Christ Seigneur (Col., II, 16)[54].

Pour souligner cette plénitude et cette transcendance du huitième jour, les Pères parlent du *sabbat des sabbats* « que les Apôtres ont célébré »[55]. Saint Hilaire semble

51. S. Augustin, *Epist. ad Inquis. Januarii*, XIII, 23 (*P. L.*, 33, 215).

52. *P. L.*, 23, 1101. Cette interprétation de saint Jérôme est fréquente chez les Pères, pour ne pas dire habituelle.

53. Toutefois, certains auteurs anciens, saint Augustin en particulier, retiennent le nombre sept comme symbole du repos parfait ou du repos sépulcral du Christ et des chrétiens (par exemple dans la *Cité de Dieu*, livre XXII, XXX, 4-5).

54. Grégoire de Nysse, *Tract. in Ps.* V (*P. G.*, 44, 504 ss.).

55. Origène (Pseudo-Hippolyte), *In Psalm.*, 4 (*P. G.*, 10, 713); S. Hilaire, *Prol. in L. Ps.*, 12 (*P. L.*, 9, 240); S. Augustin, *Ep. ad Inquis. Jan.*, 16, 29.

avoir été le premier à s'arrêter sur cette mystique du nombre qui, partant de la semaine de semaines, aboutit à une idée plus large encore du huitième jour. A compter sept semaines pleines — le septuple de sept — on atteint le chiffre de quarante-neuf. La nouvelle semaine qui commence arrive, dès son premier jour, au nombre de cinquante. Or, cinquante est le symbole de la plénitude évangélique et signifie, sur le plan cultuel, « la consommation des sabbats »[56]. Cette nouvelle semaine ne peut avoir qu'un seul jour, qui reste éternellement le même, le cinquantième par rapport aux jours anciens, et le huitième par rapport à la dernière semaine et au dernier sabbat de l'Ancienne Alliance.

Voilà donc *le mystère de la pentecôte*, voilà également, pour saint Hilaire (*loc. cit.*), le mystère du dimanche : *nos in octavo die, quae et ipsa prima est, perfecti sabbati festivitate laetemur*. Le jour de la résurrection, ajouté à la semaine juive, fait une *octave*, c'est-à-dire l'*ogdoade* des Pères grecs, qui constitue « un sabbat de plénitude chrétienne ». Le Christ n'a-t-il pas dit que le Fils de l'homme était le Maître du Sabbat ? qu'il était plus grand que le sabbat et le Temple lui-même ? (Matth., XII, 7-8.)

Le jour du repos.

Naturellement, la question du repos sabbatique se pose maintenant à propos du huitième jour. Le repos du sabbat était tenu en grande sainteté : il figurait le repos même de Dieu. Si le huitième jour, le dimanche, contient, par éminence et dans une dimension nouvelle, le septième jour, que devient alors le repos sacré ?

Très tôt, en effet, l'idée de repos sacré s'associe intimement au vocable du « huitième jour ». Clément d'Alexandrie, Origène et saint Cyprien en parlent déjà.

56. $7 \times 7 = 49$.
$49 + 1 = 50$ (Pentecôte).
La « Pentecôte », c'est l'achèvement du christianisme, c'est la plénitude quinquagésimale contenant, d'après la mystique des nombres, la purification parfaite (40) et la récompense parfaite (10, le denier est le salaire de l'ouvrier évangélique). S. AUGUSTIN, *Sermo* 259 (*P. L.*, 38, 1198).

Puisque le huitième jour, le jour de la résurrection, commence le siècle futur et définitif, il doit comporter un repos céleste et sans mélange. Puisqu'il consomme toutes choses en les récapitulant dans le Christ et en les amenant à un état bienheureux d'immutabilité divine, il est naturel qu'en cette stabilité se révèle le véritable repos figuré par le sabbat.

Toutefois, il faut se garder d'introduire ici, dans le domaine supraterrestre, notre notion d'un repos charnel et matériel. Déjà le repos ancien du sabbat était d'ordre cultuel et constituait « un signe de l'Alliance avec Dieu ». En effet : *Ne manquez pas d'observer mes sabbats; car c'est là, entre moi et vous, un signe pour toutes vos générations, pour que vous sachiez que c'est moi, Yahweh, qui vous sanctifie... Le septième jour sera un jour de repos parfait, consacré au Seigneur* (Ex., XXXI, 13-15) [57].

Le repos de l'homme est une nécessité que lui impose l'épuisement des énergies physiques. L'homme qui se repose songe à reprendre et à poursuivre un labeur dont dépend son existence terrestre. Le repos sacré, par contre, est fondé sur un achèvement et une pleine possession, voire sur une jouissance, car il est une image du repos de Dieu. En effet, le repos de Dieu est un repos souverain, une plénitude de vie et de béatitude. Il n'a rien de cette suspension d'activité qui caractérise le repos humain. Dieu, jouissant de son œuvre, reste parfaitement actif en son repos. Car « Dieu est bon, et s'il cessait de faire le bien il cesserait d'être », dit Clément d'Alexandrie [58].

Dieu *se reposa* après l'œuvre des six jours. Cela veut dire que son œuvre *ad extra* avait atteint le stade d'une parfaite conformité avec la volonté créatrice, et reflétait l'unité divine en laquelle se réalise le repos de la paix. Le sabbat, par son repos cultuel, devait sceller, toujours

57. « Je leur ai donné mes sabbats comme signe de l'alliance entre eux et moi, afin qu'ils sussent que c'est moi, le Seigneur, qui les sanctifie » (Ez., XX, 12).

58. *Stromata*, VI, 16 (*P. G.*, 9, 369). Cf. S. JEAN CHRYS., *De Christi divinitate* (*P. G.*, 48, 809); S. AMBROISE, *In Luc.*, VII, 173 (*P. L.*, 15, 1745).

à nouveau, l'Alliance qui, elle aussi, était expression de la volonté et de la paix de Dieu.

Si tu t'abstiens de fouler aux pieds le sabbat, en faisant ta volonté en mon saint jour, et que tu appelles le sabbat tes délices, vénérable le saint jour de Yahweh, et que tu honores ce jour en ne poursuivant pas tes voies, en ne te livrant pas à tes affaires et à de vains discours : alors tu trouveras tes délices en Yahweh (Is., LVIII, 13).

Toutefois, ce repos sabbatique, si saint qu'il fût, n'avait qu'une valeur typique. Il préfigurait l'ordre nouveau et éternel qui devait résulter de l'accomplissement suprême de la volonté divine dans le Christ comme Chef de toute l'humanité. En effet, c'est dans cet accomplissement plénier et sans retour que Dieu trouve sa gloire et l'homme le repos en la ressemblance divine. *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis.*

Avec le sabbat des sabbats aura lieu, dans l'*ogdoade*, le commencement du véritable repos[59]. Clément d'Alexandrie voit dans ce repos sabbatique de la fin des temps la réalité spirituelle et mystique précontenue dans le sabbatisme ancien. Car, de même que le premier jour a été le principe de l'ordre temporel, ainsi le huitième jour contient le principe de l'éternité. Grâce à l'Esprit de Dieu qui vivifie et éclaire ce jour seigneurial, nous pouvons dès cette vie atteindre l'*apathie* mystique comme une prégustation du repos définitif[60].

Mais citons encore un beau texte de saint Augustin[61] :

Haec tamen septima (aetas) erit sabbatum nostrum, cuius finis non erit vespera, sed dominicus dies velut octavus aeternus, qui Christi resurrectione sacratus est, aeternam non solum spiritus, verum etiam corporis requiem praefigurans. Ibi vacabimus, et videbimus; videbimus, et amabimus; amabimus, et laudabimus. Ecce quod erit in fine sine fine! Nam quis alius noster est finis, nisi pervenire ad regnum, cuius nullus est finis.

Cette dernière phrase de saint Augustin nous montre

59. S. Basile, *In Psalm.* IV (*P. G.*, 10, 713).
60. *Stromata*, V, 14 (*P. G.*, 9, 161), et VI, 16 (*ibid.*, 364).
61. *De Civ. Dei*, XXII, XXX, 5 (*P. L.*, 41, 804).

le repos de l'*ogdoade* comme identique avec le royaume des cieux. Le royaume c'est l'assemblée, l'*ecclesia*, sainte et royale qui jouit de son *bonum commune*[62]. Car le royaume est semblable aux vierges sages (Matth., XXV, 1), aux ouvriers qui ont peiné (Matth., XX, 1), aux invités de noce (Matth., XXII, 2). Certes, il y a également la maison du Père, la salle des convives (Luc, XIV, 23, et Matth., XXII, 10), mais « le ciel a été créé pour l'Église, et non l'Église pour le ciel[63] ».

Toutefois, la gnose chrétienne se plaît à parler de l'*ogdoade* locale, du ciel qui correspond au huitième jour. En effet, il y a une Terre promise où brille le Soleil christique, il existe un séjour d'incorruptibilité et de paix où les hommes spiritualisés retrouvent le paradis perdu et jouiront éternellement, après la consommation de toutes choses, dans le Kyrios.

Clément d'Alexandrie[64] dit, par exemple, que par le septénaire sacré de l'ascèse chrétienne le gnostique se hâte « vers le séjour seigneurial ». Ce séjour n'est pas autre que celui qu'occupe l'humanité glorieuse du Christ depuis le moment de l'ascension. « C'est le séjour seigneurial des pneumatiques, le lieu du repos (ἀνάπαυσις) dans l'*ogdoade* »; et ce séjour, qui à la consommation réunira tous pour le banquet nuptial, porte le nom même du dimanche : ἡ κυριακή[65].

Ce séjour seigneurial, qui fait l'objet des aspirations de Clément et des gnostiques chrétiens, est, sous une autre image, la Jérusalem nouvelle, construction merveilleuse du huitième jour :

Jérusalem a été rebâtie après soixante-dix ans de captivité. Par

62. Le « bien commun » de la société ecclésiale est Dieu lui-même. Le banquet eucharistique groupe, dès ici-bas, l'Église en la faisant communier à ce Bien suprême et unique. Cf. S. AUGUSTIN, *Sermo* 33 (*in Ps.* CXLIII).

63. S. JEAN CHRYS., *Serm. av. le dép. pour l'exil*, 2 (*P. G.*, 52, 429).

64. *Stromata*, VII, 10 (*P. G.*, 9, 482).

65. *Excerpta* 63 et 80 (*P. G.*, 9, 689 et 196). Clément ne fait ici que rapporter les idées du Valentinien Théodote. Pour l'ogdoade locale, Cf. aussi CLÉMENT D'ALEX., *Églogues* 56 (*P. G.*, 9, 724 ss.). *L'Épître* de BARNABÉ parle déjà du Temple élevé, selon Daniel (IX, 24 ss.), après la fin de l'hebdomade (16, *P. G.*, 2, 774), et expose, dans la *Via lucis* (19), comment il faut faire pour atteindre ce lieu.

ces soixante-dix ans, nombre multiple de sept, Jérémie a désigné la durée du temps présent, partagé, comme vous le savez, en périodes de sept jours, qui vont et reviennent toujours les mêmes. Jérémie, ayant prédit que Jérusalem serait rebâtie au bout de soixante-dix années, la prophétie s'est accomplie pour devenir le prototype de l'avenir. Par là, en effet, nous sommes avertis qu'après le temps qui s'écoule en semaines, cette Ville céleste nous sera donnée pour l'éternité. L'éternité ne formera plus qu'un seul et même jour. Ainsi, dans cette demeure il n'y aura point de temps fugace, car celui qui l'habite sera immuable. Les Prophètes, lorsqu'ils contemplaient en esprit Jérusalem, voyaient la cité du ciel et parlaient de la cité des Juifs. Mais ce qu'ils disaient de la Jérusalem terrestre s'appliquait vraiment à la Jérusalem céleste, et les événements qui s'accomplissaient selon le temps, selon le cours matériel des choses et sous l'action des hommes, étaient en réalité les symboles des choses à venir. L'Esprit de Dieu, en mettant dans nos cœurs l'amour de la cité nouvelle, nous exhorte fortement à soupirer vers elle, à gémir dans notre exil, à désirer ardemment d'y parvenir. Aimons-la : l'aimer, c'est déjà marcher vers elle[66].

*
* *

Aimer l'*ogdoade* et marcher vers elle, qu'est-ce si ce n'est célébrer vraiment le dimanche ? Qu'est-ce, si ce n'est se hâter pour vivre sous le soleil bienfaisant du huitième jour ? *Festina ad solem, ut te defendat ab umbrae huius frigore*[67].

Mais notre soleil est un soleil rédempteur : non seulement il nous permet de nous réfugier sous sa paix radieuse, mais il descend encore sans cesse du ciel « pour éclairer tout homme venant en ce monde ». Il est important de remarquer combien les Pères insistent sur le fait que le dimanche n'est pas seulement le jour de la résurrection du Christ, mais aussi celui de ses apparitions. C'est vraiment une aurore qui ne peut se lever sans faire naître le jour, sans communiquer sa lumière et sa chaleur. Le dimanche est donc, comme Pâques, une théophanie. Chaque dimanche le Christ apparaît de nouveau à l'Église, *in mysterio*, et l'associe à sa vie de résurrec-

66. S. Augustin, *In Ps.* cxlvii, 5 (*P. L.*, 37, 1917-1918).
67. S. Ambroise, *In Psalm.* cxviii, 5, 35 (*P. L.*, 15, 1263).

tion. Chaque dimanche le Christ visitera ainsi son Église jusqu'à ce que vienne le dimanche de la Parousie sans fin. Voilà, en effet, une des grandes raisons pour lesquelles nous célébrons et acclamons le dimanche : il est un commencement de la venue du Seigneur, une esquisse mystérique du « jour du Seigneur ».

En ce jour-là qui inaugurera la phase définitive du huitième jour, tout le corps mystique du Seigneur ressuscitera spirituellement et corporellement. Ce sera la Pâque de l'Église, et le Christ ressuscitera encore comme en son propre corps, *tamquam suo resurget in corpore*, dit saint Ambroise[68]. Mais la Pâque du Christ constitue déjà les prémices de l'*Ecclesia resurgentium* (S. Ambroise, *loc. cit.*). Car tout le Corps mystique ressent quelque chose de la résurrection de sa tête. C'est pourquoi dès maintenant l'Église peut célébrer le dimanche de son Seigneur comme son propre jour seigneurial. En effet, par le Christ elle est ressuscitée du péché et vit pour Dieu. Elle vit sous le grand jour spirituel du Christ, *dies est quibus adest Christus*[69]. « Celui qui, en cet éternel Aujourd'hui, ressuscite des morts, c'est lui qui me renouvelle, moi aussi, par son Esprit[70]. » C'est lui qui m'introduit dans son jour seigneurial et fait de moi un *dominicus homo*, un seigneur (*Retr.*, 1, 19, 8).

La célébration dominicale.

Célébrer le dimanche, observer le huitième jour, c'est tout simplement vivre la royauté chrétienne sous l'irradiation du Soleil christique. C'est actualiser la liberté à laquelle nous sommes appelés par l'Évangile. Par l'adhésion cordiale au Seigneur nous devenons un seul esprit avec lui, avec lui nous sortons des jours serviles pour accomplir le sabbatisme parfait et éternel[71]. Nous réalisons le repos seigneurial signifié par le sabbat ancien :

68. S. Ambroise, *In Lucam*, vii, 26 (*P. L.*, 15, 1773).
69. S. Ambroise, *In Psalm.* cxviii, 7, 33 (*P. L.*, 15, 1292).
70. S. Grégoire de Naz., *In Pascha Or.*, 1, 2 (*P. G.*, 35, 396).
71. S. Jérôme, *In Isaiam*, xv, 56 (*P. L.*, 24, 539).

un repos spirituel qui est le fruit de l'accomplissement des œuvres de la grâce : *otium legis, opus gratiae*[72]. Car « nous avons reçu le dimanche pour nous libérer du péché et du vice », dit saint Jean Chrysostome[73].

Chaque dimanche nous invite à concentrer nos cœurs et nos esprits sur le dépôt de la création nouvelle en nous, en sorte que le juge éternel puisse à toute heure reconnaître en nous son œuvre du jour rédempteur[74]. Chaque dimanche nous rappelle que nous vivons au huitième jour et que nous ne sommes plus de ce monde : *Quae sursum sunt quaerite, ubi Christus est in dextera Dei sedens : quae sursum sunt sapite, non quae super terram* (Col., III, 1-2). Nous vivons au huitième jour, au jour de la circoncision mystique[75]. Car dans le Christ nous avons été circoncis du péché pour vivre conformément à la loi nouvelle de la charité. Chaque dimanche nous devons renouveler en nous l'ardeur de l'*agapè* céleste, attiser le feu de l'Esprit d'unité. Voilà pourquoi nous sommes conviés au repas seigneurial, au repas qui nous a été offert le jour de notre incorporation au Christ. « Ce repas est, en vérité, un repas d'union fraternelle, car tous y ont part comme au Seigneur lui-même. S'abstenir de ce repas, c'est se séparer du Seigneur lui-même : le repas dominical est celui que nous prenons en commun avec le Seigneur et avec les frères[76]. » Il est le symbole efficace de l'unité sainte que le Christ restaure et parachève au huitième jour. Saint Augustin dit que c'est

72. S. Ambroise, *In Lucam*, V, 29 (*P. L.*, 15, 1644).
73. S. Jean Chrys., *De Lazaro*, I, 7 (*P. G.*, 48, 972).
74. S. Athanase, *Vita S. Antonii*, 20 (*P. G.*, 26, 873).
75. « Le monde entier était souillé et incirconcis avant que vînt le huitième jour du Seigneur Jésus-Christ. Mais lorsque vint ce huitième jour, celui de la résurrection du Christ, aussitôt nous fûmes tous purifiés dans sa circoncision » (Origène, *In Ps.* CXVIII; *P. G.*, 12, 1588).

« Ce qui au huitième jour a été observé par la circoncision charnelle des juifs, était la préfiguration du sacrement tel qu'il préexistait dans l'ombre et dans l'image. Mais, avec le Christ, ce sacrement a reçu sa substance véritable. Car ce huitième jour, ce jour qui suit le sabbat, était en réalité le jour à venir où le Seigneur ressuscité devait nous vivifier et nous donner la circoncision spirituelle » (S. Cyprien, *Ep.* 64).

« C'est nous qui somme les vrais circoncis, nous qui rendons à Dieu un culte en Esprit, qui nous glorifions en Jésus-Christ et ne mettons pas notre confiance en la chair » (Phil., III, 3).

76. S. Jean Chrys., *In Ep. I ad Cor., hom.* 27 (*P. G.*, 61, 227 ss.).

précisément l'union de tous qui réalisera ce jour : *ipsa omnium unitas unus est dies.*

La synaxe dominicale est une anticipation du banquet nuptial du royaume des cieux (Matth., XXII, 11). C'est une prégustation des joies de l'union céleste. Car le dimanche est tellement la fête de la béatitude spirituelle que saint Hilaire y voit une raison décisive pour ne pas jeûner et pour ne pas prier à genoux — *ne festivitatem spiritualis beatitudinis impediret*[77].

Le mystère eucharistique, en effet, est un truchement que l'amour du Christ a inventé pour adoucir l'attente de son Épousée, jusqu'à ce que vienne la grande parousie des noces éternelles — *donec veniat.*

Dès ici-bas l'Église entre donc dans les joies du huitième jour. « Réjouis-toi, sainte Église, Épouse du Christ! Par la résurrection de ton Époux tu es ressuscitée toi aussi,... et tes pieds écrasent la mort[78]. » *Spe gaudentes*, dit saint Paul (Rom., XII, 12). Et saint Augustin, commentant cet endroit, s'écrie : « Nova ergo vita in fide *nunc inchoatur et spe geritur*[79]. » L'Église jouit véritablement de son Seigneur. Si elle a la force de porter la croix et de veiller sans que sa lampe s'éteigne, nul doute, c'est qu'elle s'appuie sur son Époux glorieux. La vie de l'Église ne s'expliquerait pas sans cette présence mystérieuse du Christ, sans l'Esprit Consolateur (Jean, XIV, 18 ss.). Déjà sur terre l'Église est seigneuriale, elle est l'Épouse du *Kyrios*, c'est-à-dire la *Kyria* (II Jean, 1) et la *Domina Gentium* (Lam., I, 1).

***

« Le dimanche n'est donc pas le jour de tout le monde, mais uniquement de ceux qui sont morts au péché et vivent pour Dieu[80]. » Saint Augutin invite le Juif à devenir chrétien pour comprendre le mystère du sabbat véritable[81].

77. S. Hilaire, *Prol. in L. Ps.*, XII (*P. L.*, 9, 240).
78. S. Astere d'Am., *Hom.* 19 (*P. G.*, 40, 433).
79. S. Augustin, *Ad inquis. Januar.*, 14, 26.
80. S. Athanase, *De sabb. et circum.*, 5 (*P. G.*, 28, 140).
81. Mai, 128, 1-2.

« A la nouvelle créature, il est dit de ne pas observer le sabbat, car elle doit se souvenir sans cesse que la vie nouvelle a commencé au jour seigneurial; elle doit apprendre en même temps que la grâce de ce jour du dimanche est une grâce qui ne finira jamais [82]. »

« Mais vous dites : que contient le dimanche? Voici : le sabbat, ce jour seigneurial préfiguratif, était sanctifiant. Mais le nouveau dimanche est vraiment le *natale* du salut éternel. Celui-là tenait du repos sépulcral, mais celui-ci, notre dimanche, est vraiment l'avènement de la nouvelle création, l'irruption de la vie d'en haut [83]. »

JEAN HILD, O. S. B.

82. S. ATHANASE, *De sabb. et circum.*, 1 (*P. G.*, 28, 133).
83. S. GRÉGOIRE DE NAZ., *De nov. Dom.*, 5 (*P. G.*, 36, 612).